

LES DERNIÈRES TENDANCES MISES EN PLIS

DIV

**N°10
OCT
2026**

MAGAZINE & FILS.

CLIMATIQUE

ÉDITO

Houston, le problème est ici.

Grâce au langage, un primate presque nu peut prévenir ses congénères qu'un lion approche, écrire Hamlet ou menacer de mort un inconnu parce qu'il n'a pas classé les films Batman dans le bon ordre. Un outil remarquable.

Mais les primates en costume ou chemise florale n'ont pas le monopole de la conversation. Les baleines chantent, les abeilles dansent pour indiquer une direction, les éléphants envoient des vibrations à travers le sol. Le vivant parle en permanence. Le problème, c'est que nous ne reconnaissons comme langage que ce qui utilise nos mots.

Et pourtant, nous regardons toujours plus loin. Nous envoyons des messages dans l'espace, écoutons les étoiles et cherchons la vie dans les confins de l'univers. Certains veulent même coloniser Mars. Enfin, « certains »... surtout un milliardaire qui semble penser qu'installer l'humanité sur un caillou glacé sans oxygène sera plus simple que de préserver une planète avec de l'eau, des arbres et des boulangeries.



Cet été, c'est la Terre qui elle a utilisé son langage. La chaleur a étouffé les villes, les incendies ont dévoré les paysages, la sécheresse a vidé les sols et une tornade a traversé l'Aude. Le vivant parle parfois sans mots, encore faut-il accepter de l'écouter.

Nous rêvons de rencontrer une intelligence inconnue alors que la Terre abrite déjà près de huit millions d'espèces dont nous comprenons à peine les perceptions, les comportements et les

manières de communiquer. Nous cherchons l'altérité à des millions d'années-lumière sans vraiment regarder celle qui nage, vole, rampe ou pousse à quelques mètres de nous.

Préserver la planète, ce n'est donc pas seulement sauver un décor. C'est protéger le seul monde connu où après 4,5 milliards d'années d'évolution, des millions de formes de vie inventent chaque jour leur propre manière d'exister, où les coraux construisent des villes sous-marines, où les oiseaux traversent des continents, où les forêts fabriquent de l'air et des abris, et où l'humain comprend, avec un peu de retard, qu'il n'est ni seul ni au centre de la conversation.

Dans cette Cocotte, nous avons choisi d'écouter ce qui se passe ici, parmi les plus de huit millions d'espèces vivantes avec lesquelles nous partageons ce monde. Parce qu'avant de chercher une autre Terre, nous pourrions déjà essayer de ne pas perdre celle-ci.

Kandy

SOMMAIRE

03

Tisserands 2.0 :
la révolution l'industrielle.

07

Scroll,
speed, repeat.

10

Highway
to hell.

14

Nos
recocottes.

Lire Cocotte stimule le cerveau humain
autant que faire de l'origami.
Ça, c'est plié.

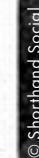
Tisserands 2.0 : la révolution **IA** industrielle.

« L'IA va libérer
votre temps pour
faire des choses plus
épanouissantes. »
Vous avez sûrement
déjà entendu
la phrase.
Dans un TED Talk,
dans un keynote,
dans la bouche
d'un DRH,
sur LinkedIn...
Et on y a cru.
Le mythe selon lequel
la technologie sera
source de progrès
et d'une vie meilleure
est en train
de s'effondrer.

[illegible]

A black and white photograph of a man in a cap and dark clothing operating a large industrial machine, likely a steam engine or pump, in a factory setting. The machine has large flywheels and various pipes and valves.

□ □ □



On est les prochains tisserands. Et comme eux, on nous demande de trouver ça cool.



maines par la machine. Aujourd'hui, on remplace les cerveaux par l'IA. Même scénario, différent acteur, nouveau décor, même problème.

On est dans l'ère du knowledge work, c'est-à-dire un travail où l'on crée de la valeur surtout avec nos idées, notre expertise et notre capacité à résoudre des problèmes, plutôt qu'avec nos mains. Et c'est exactement cette catégorie que l'IA cible.

Le consultant, le juriste, le développeur, le rédacteur... On est les prochains tisserands. Et comme eux, on nous demande de trouver ça cool.

WiseTech Global a annoncé en février 2026 : 2 000 postes supprimés, 30 % des effectifs. « Un développeur peut désormais superviser ce qu'une équipe entière faisait avant. » Efficacité maximale. Redistribution des gains ? On attendra.

Et WiseTech n'est qu'un exemple. Ces annonces de licenciements « AI-driven », c'est souvent le paravent parfait pour des coupes planifiées depuis longtemps. « Rationalisation des coûts » fait moins bien dans un communiqué de presse que « transformation IA ». Les investisseurs adorent. Les équipes, un peu moins.

Montrer son mécontentement.

Dans le même temps, il se passe quelque chose d'assez inédit. Dans les conférences, les remises de diplômes, sur LinkedIn, quand quelqu'un monte sur scène pour célébrer l'IA comme la prochaine grande révolution, il se fait huer.

En mai 2026, Eric Schmidt, ex-PDG de Google, prend la parole devant 10 000 diplômés de l'Université d'Arizona. Il commence à parler d'IA. Les sifflets commencent. Il insiste. Les sifflets redoublent. La salle ne l'a pas laissé parler. Sundar Pichai, PDG actuel de Google, a compris la leçon : lors de son discours à Stanford quelques semaines plus tard, il n'a pas prononcé le mot « IA » une seule fois.

Même chose à Middle Tennessee State University, où Scott Borchetta



© Le Huff Post

■ ■ ■

(fondateur du label Big Machine Records, connu pour avoir lancé Taylor Swift) s'est fait huer pour avoir évoqué l'IA positivement. Même ambiance en Floride. Le schéma se répète, d'un campus à l'autre. La GenZ n'est pas dupe !

Ce n'est pas qu'une minorité ou une élite. Un sondage Economist/YouGov démontre que plus de 70% des Américains pensent que l'IA va trop vite. Chez Gallup, seulement 18% des 14-29 ans se sentent optimistes à son sujet. Les opinions négatives sont passées de 34% il y a trois ans à plus de 50% aujourd'hui. Ce n'est plus une position de niche, c'est devenu la majorité et elle n'a pas l'air de descendre.

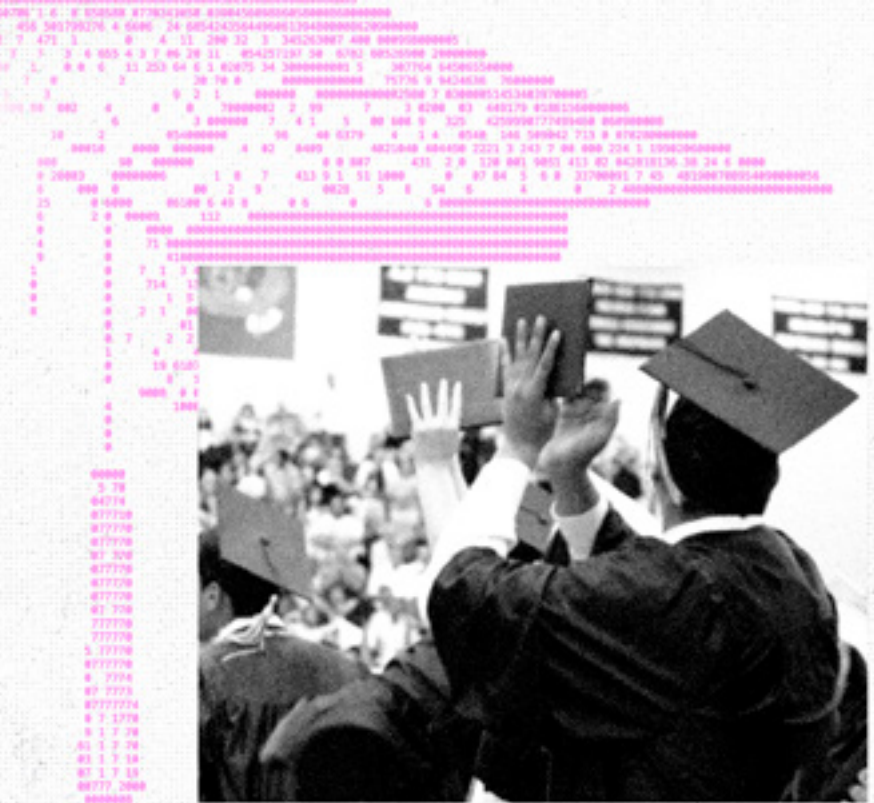
Et sur LinkedIn ? Même histoire, autre format. Les profils qui placardent « AI-Powered Brand Builder », « Human-Centric AI Strategist » ou « Growth Hacker | AI Expert » dans leur titre créent souvent l'effet inverse de celui recherché : pour beaucoup d'internautes, ces formulations IA-génériques sont devenues un signal d'alerte plus qu'une preuve de compétence.

Faut-il prendre la Bastille des serveurs ?

L'IA n'est pas le problème. Le problème, c'est à qui elle profite et comment on s'en sert.

Chaque avancée technologique de l'histoire a suivi le même schéma : une minorité empoche les gains, une majorité assume les pertes. Les tisserands de 1811. Le col blanc diplômé de 2026 qui pensait que son nom d'école le protégerait.

Historiquement, les révolutions



éclatent souvent quand les diplômés se retrouvent à la rue. Quand on promet une trajectoire, puis qu'on la retire. C'est exactement la situation de ceux à qui on explique aujourd'hui que leur travail sera automatisé : ce sont les mêmes qui consomment, votent, et font tourner l'économie. En les poussant vers la sortie, on coupe la branche sur lequel on est assis.

Ce qu'on veut de l'IA c'est une technologie qui augmente sans remplacer. Qui libère sans appauvrir. Qui change les règles du jeu sans exclure ceux qui jouent. C'est ça qu'on attend. Pour l'instant, le progrès ressemble encore à un mythe qu'on vend aux autres, depuis une scène sur laquelle on se fait huer. ■

SCROLL, SPEED, REPEAT.

Cet été, tout le monde n'a pas vraiment regardé la Coupe du monde ; certains se sont contentés des résumés. Foot, F1, podcasts, séries... on zappe les 90 minutes et on ne garde que les buts, les highlights et on met les épisodes en x2. On a transformé chaque contenu en concentré de dopamine, quitte à oublier ce que ça fait de rester vraiment jusqu'au coup de sifflet final.



Passer à l'article suivant.



Lire en accéléré.

RÉSUMÉ ↓

Puisque vous avez l'habitude de faire défiler, d'accélérer et de ne garder que l'essentiel, nous avons pensé cet article avec des résumés.

De quoi saisir les idées clés rapidement, sans avoir à tout lire d'un seul trait.

ON NE REGARDE PAS LE MATCH COMPLET, MAIS QUE LES BUTS ET LES ACTIONS FORTES, ET ÇA NOUS VA BIEN.

Y'a un résumé ?

Cet été, la Coupe du monde était au programme. En bons Français, on a répondu présent, et soyons honnêtes, vous étiez sans doute parmi les plus de 20 millions de téléspectateurs devant le match France - Espagne.

Mais avez-vous vraiment tenu les 90 minutes et regardé 100% le match, sans consulter votre téléphone, sans avoir envie de faire autre chose à la mi-temps ? Rassurez-vous, vous n'êtes pas seul. 90 minutes de va-et-vient où tout a l'air de se répéter, avec seulement quelques pics de dopamine de temps en temps. Vu comme ça, qui regarderait le foot ?

Ce n'est pas que le foot est devenu nul. C'est que 90 minutes ne rentrent plus dans nos codes.

« Ces 90 minutes, je peux les utiliser pour faire autre chose », explique Lily-Sophie, 20 ans, à Europe 1. Elle préfère un résumé de cinq minutes dans le métro. « C'est comme si on avait vu plusieurs matchs en l'espace de 10-15 minutes. » On ne regarde pas le match complet, mais que les buts et les actions fortes, et ça nous va bien.

Ce n'est pas propre au foot. La Formule 1 aussi prend ce virage, surtout chez les plus jeunes. Les audiences TV peuvent baisser sur certains Grands Prix, mais la F1 n'a jamais eu autant de fans, avec un nombre de supporters qui continue d'augmenter.

La différence, c'est comment ils la consomment. En France, l'Arcom montre que 63% des 15-24 ans ne regardent pas seulement les matchs et les Grands Prix en direct, mais surtout des résumés, extraits et contenus sportifs sur les réseaux sociaux. À l'échelle globale, plusieurs études vont dans le même sens : les 18-24 ans sont bien plus nombreux à suivre des highlights qu'à s'asseoir pour un match complet.

Il n'y a pas que les grands événements sportifs qu'on résume.

On résume tout. Les podcasts, les vidéos YouTube, même les shorts, Reels et TikTok se font accélérer. Pour eux, pas de vidéo highlight : on les met simplement en x2.

Écouter en accéléré est devenu un réflexe. On consomme des interviews de 45 minutes en 20, des épisodes de podcast en lecture rapide, des vidéos en x2, juste pour gagner du temps. Le contenu reste le même, mais notre manière de l'absorber change : on ne cherche plus à se poser, écouter, analyser, on cherche à optimiser.

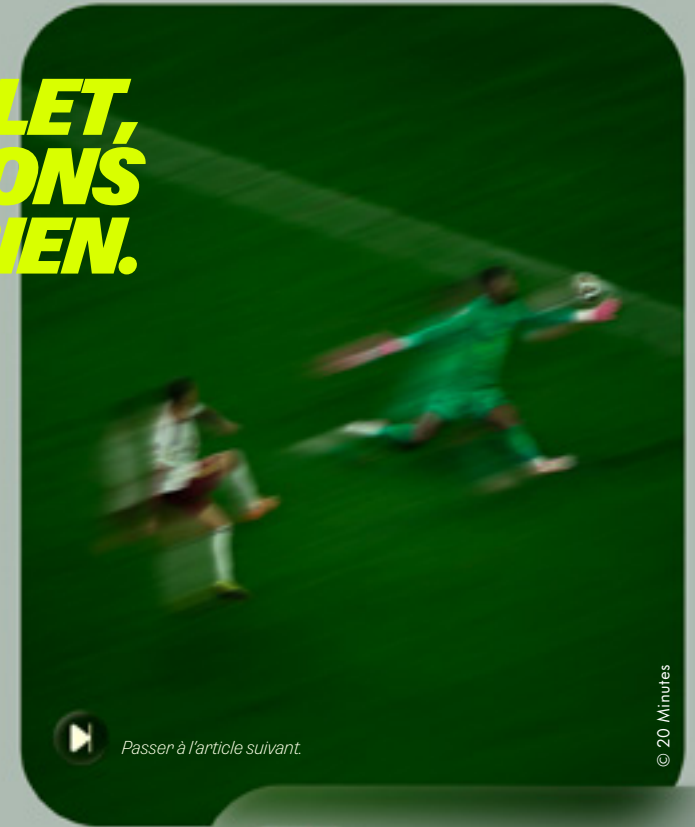
Ce qui était un hack est devenu une norme culturelle. Le silence entre les phrases disparaît, les respirations aussi, tout est compressé. On n'écoute plus une discussion, on télécharge de l'information. On ne se demande plus si on a envie de passer du temps avec un contenu, mais combien de temps on peut le réduire pour qu'il rentre dans notre journée et en consommer plus.

C'est bientôt fini ?!

On n'est pas devenus impatient du jour au lendemain. Pendant des siècles, le divertissement demandait du temps. Un opéra, c'est trois heures. Une pièce de théâtre, deux heures minimum. Un roman, des semaines. On vivait à la vitesse de la page, de la scène, du mouvement musical.

Puis les formats ont commencé à rétrécir. Les blogs, les clips, les stories, chaque révolution technologique a produit des contenus plus courts, plus denses, plus immédiats. TikTok a été la dernière étape de cette compression. Deux minutes, puis une, puis trente secondes.

La vidéo n'est pas la seule impactée. La musique a changé aussi. Certains morceaux sont créés exclusivement pour les réseaux sociaux et ne sont écoutés qu'à travers leur couplet viral. On ne connaît plus la chanson, on connaît le moment qui tourne partout. Des artistes pensent leurs titres comme des sons de 15



© 20 Minutes

X2 ▶

Lire en accéléré.

RÉSUMÉ ↓

Cet été, la Coupe du monde a illustré une tendance générale : beaucoup préfèrent les résumés, extraits et contenus accélérés aux formats longs. Foot, F1, podcasts ou vidéos : on cherche moins à se poser qu'à optimiser son temps, en ne gardant que l'essentiel.

■ ■ ■

secondes : une intro qui accroche tout de suite, un passage qui s'isole parfaitement en Reel ou en TikTok. La musique n'est plus seulement faite pour être écoutée du début à la fin, elle est désignée pour être découpée, recyclée, repartagée en boucle.

Doja Cat, avec « Say So », a explosé parce qu'une danse TikTok est devenue virale, au point d'être intégrée officiellement dans le clip et dans ses performances. La chanson est devenue un format, un son prêt à l'emploi pour les plateformes, avant d'être un morceau qu'on écoute vraiment en entier.

À force d'être bombardés de contenus courts, de notifications et de vidéos qui s'enchaînent sans pause, on a fini par se surstimuler. Notre cerveau s'est adapté, recalibré sur ces nouveaux comportements. À chaque scroll, une microdose de dopamine, une nouvelle information, puis une autre, et encore une autre, sans fin.

Le silence est lui devenu inconfortable, presque insupportable. Quand il n'y a plus rien sur l'écran, on ne se repose pas, on cherche quelque chose pour s'occuper. Alors pour la peine : donnez-nous du bruit.

Soyons honnêtes : des fois on ne fait pas que regarder la télé, mais on fait aussi autre chose en même temps ? On ne binge plus vraiment une série, on la laisse tourner pendant qu'on scrolle, qu'on répond à des messages, qu'on va voir ce que notre ennemi juré vient de poster sur Insta. Et ce visionnage distrait est devenu une norme culturelle. Les plateformes savent très bien que nous regardons à moitié, et certaines, comme Netflix, ne cherchent même plus à nous en sortir : elles nous incitent même à continuer et produisent des contenus pensés pour être suivis en fond sonore.

Ça s'appelle le casual viewing ou le Second Screen Viewing. Des scénaristes racontent qu'on leur demande de rendre les scènes « assez deuxième écran », avec des dialogues qui redisent ce qui se passe, des voix off qui expliquent l'intrigue, histoire que ceux qui ont la série en fond puissent suivre sans lever les yeux toutes les dix secondes. Des séries conçues pour rester en fond pendant qu'on scrolle et consulte ses notifications, plutôt que pour capter

toute notre attention. Ce sont les séries qu'on lance quand on fait la vaisselle, quand on écrit des messages, pendant qu'on scrolle, pendant qu'on fait autre chose, pendant qu'on ne fait rien de précis. Elles comblent les trous, les silences, les moments où autrefois on ne faisait rien du tout.

Dites-moi que c'est la fin SVP !!!

On avait prévu autre chose pour 2026. On allait se déconnecter, retourner à l'analogique, ressortir les appareils photo argentiques et vivre dans le réel. À la place, on a eu plus de filtres sur Instagram, en story ou en post carousel. On a acheté l'esthétique de notre bonne résolution.

Se déconnecter est devenu un luxe. Et comme tous les luxes, il est inégalement distribué. Mais admettons qu'on veuille quand même essayer, et qu'on y arrive. Que serions-nous capables de faire ? Qu'avons-nous oublié ?

Vous vous souvenez avec qui vous étiez dans le bus ce matin ? Arrivez-vous encore à conduire sans Waze ? Avez-vous la confiance suffisante d'aller parler à quelqu'un dans un bar, ou

votre seule option c'est une application de rencontres ? Pour votre santé mentale : vous appelez un psy, ou vous ouvrez ChatGPT ?

On s'interroge aussi sur notre relation au temps lui-même. Quand est-ce que c'était la dernière fois que vous étiez vraiment tranquille ? Pas en train de scroller discrètement. Pas en multitâche. Juste présent comme lors d'une longue discussion avec quelqu'un qu'on aime par exemple. Sans rien produire. Sans rien documenter. Un moment qui n'appartient qu'à vous où vous n'êtes concentré que sur une tâche, sans interruption, pendant plus de 15 minutes.

On ne va pas tous aller vivre sur une île pour échapper à la tentation. Mais on peut décider, de temps en temps, de ne pas tout résumer. De ne pas tout accélérer. Rester pour les 90 minutes complètes d'un match en direct et les émotions qui vont avec. Garder une conversation sans la transformer en extrait. Accepter qu'un moment soit lent, qu'il ne soit pas optimisé, qu'il ne soit pas posté. C'est peut-être ça, le vrai luxe aujourd'hui : du temps qui n'est pas un contenu. ■



Passer à l'article suivant.

DONNEZ-NOUS DU BRUIT !

X2 ▶

Lire en accéléré.

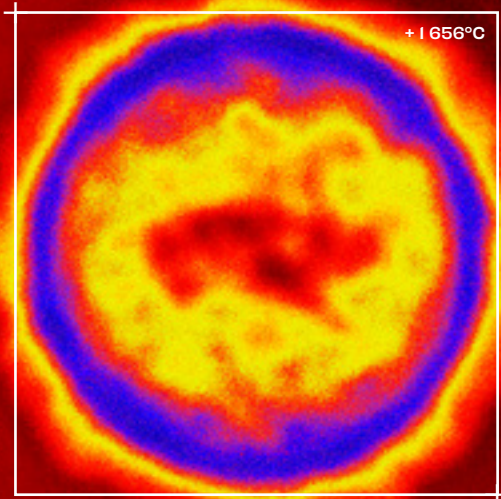
RÉSUMÉ ↓

Formats courts, scroll et notifications ont reconfiguré notre attention : musique, séries et divertissements sont conçus pour être consommés vite ou en fond. Se déconnecter devient un luxe.

Le vrai défi : retrouver du temps lent, présent, sans optimiser ni publier.

HIGHWAY TO HELL.

Il faisait chaud cet été, et pendant que vous cherchiez un coin d'ombre ou la clim du supermarché, des ingénieurs très sérieux, dans des laboratoires très propres, travaillaient sur un plan B pour bricoler la planète.



UN DÉPASSEMENT TEMPORAIRE DU SEUIL DES 1,5°C EST DÉSORMAIS INÉVITABLE.

Wous avez eu chaud cet été, n'est-ce pas ? Le genre de chaleur qui fait fondre le bitume, qui rend les nuits impossibles, qui transforme la terrasse en four et la baignade en Bretagne agréable. Vous n'étiez pas seul.

Les records de température se sont enchaînés comme de mauvaises nouvelles.

Alors forcément, une question s'est posée : et maintenant, on fait quoi ? Réduire les émissions, bien sûr ! Mais on en parle depuis cinquante ans. Et à quelques semaines de la COP30 à Belém, António Guterres, le secrétaire général de l'ONU, a dit ce que tout le monde redoutait d'entendre : un dépassement temporaire du seuil

des 1,5°C « au plus tard dès le début des années 2030 est désormais inévitable ». La ligne rouge de l'Accord de Paris, celle qu'on s'était promis de ne jamais franchir, va justement l'être.

C'est dans ce contexte qu'une autre conversation a commencé à sortir des laboratoires pour entrer dans les salles de réunion, les palais de gouvernement, et les portefeuilles d'investisseurs. L'idée : ne pas s'attaquer au problème, mais le contourner.

La mer et l'océan

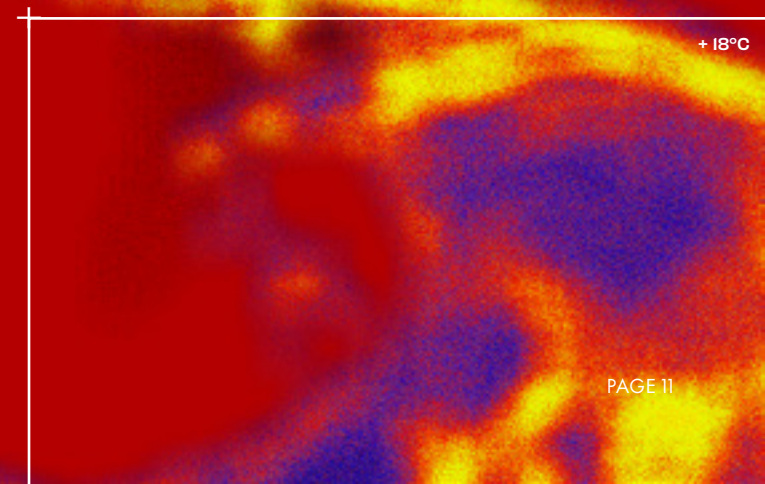
Commençons par les grands bleus. Pas pour aller se baigner, mais pour voir jusqu'où on peut les transformer en outil de dépollution climatique. Les océans absorbent naturellement du CO₂. C'est leur boulot depuis des millions d'années. Mais en s'acidifiant à cause du carbone qu'on y déverse, ils perdent cette capacité. Alors, pourquoi ne pas l'aider à notre manière ? La startup canadienne Planetary Technologies a comme idée de verser des minéraux alcalins dans l'eau de

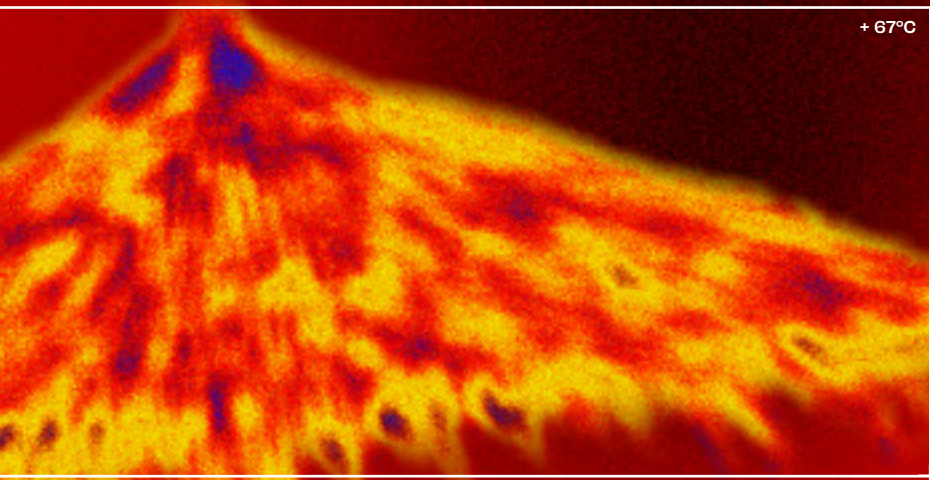
mer, des carbonates, des oxydes de magnésium, on neutralise leur acidité et on leur permet de capter à nouveau plus de carbone. Un antiacide pour l'océan.

En novembre 2024, l'entreprise a livré les premiers crédits carbone certifiés issus de cette méthode. Ses acheteurs ? Le groupe Frontier : Shopify, Stripe, Google, Meta, McKinsey. En septembre 2025, un nouveau contrat

de 31,3 millions de dollars a été signé pour retirer 115 000 tonnes de CO₂ entre 2026 et 2030. L'océan travaille. On le paie à notre place.

Le problème, évidemment, c'est qu'on modifie la chimie d'un écosystème qu'on comprend encore très mal. On ajoute des minéraux dans des eaux complexes, vivantes, interdépendantes. Et on croise les doigts pour que ça ne casse rien d'autre.





S'ILS DÉRAPENT, ILS AJOUTENT DE L'HUILE LÀ OÙ ON AVAIT DÉJÀ ALLUMÉ LE FEU.



La glace

L'Arctique fond. Effectivement, on ne vous apprend rien à ce niveau-là. Alors certains se sont demandé : et si on la reglaçait ? L'agence britannique ARIA a annoncé en mai 2025 un budget de £56,8 millions pour financer 21 projets d'expérimentation climatique. L'objectif : pomper de l'eau de mer en hiver pour réépaissir la banquise.

C'est la première fois qu'un gouvernement consacre autant d'argent public à ces techniques. Le Royaume-Uni ne le cache pas : on est entré dans l'ère de l'expérimentation grandeur nature.

Refaire la glace qu'on a fait fondre, c'est comme rallumer la clim dans une maison dont on refuse d'isoler les murs. C'est accepter qu'on manipule une zone extrêmement sensible du système climatique pour gagner quelques années de répit. Si ces tests fonctionnent, ils ouvrent la porte à des interventions encore plus ambitieuses ailleurs. S'ils dérapent, ils ajoutent de l'huile là où on avait déjà allumé le feu.

Le ciel

Et puis il y a le niveau au-dessus. La startup israélo-américaine Stardust Solutions a levé 75 millions de dollars. Leur but est de renvoyer une partie du rayonnement solaire en projetant des tonnes de particules de silice dans la stratosphère, à 18 kilomètres d'altitude. Un parasol planétaire qui ferait baisser la température mondiale de 1,5°C.

Elle a déposé une demande de brevet, rédigé ses propres « principes

directeurs de sécurité », par elle-même, sans consultation internationale, et prévoyait des expériences en extérieur dès le printemps 2026. Elle a finalement reculé sous la pression de la communauté scientifique. Mais attention, ce recul est tactique, pas idéologique : elle n'abandonne pas. Elle attend le bon moment, le bon partenaire gouvernemental, la bonne fenêtre. Pendant ce temps, la question reste entière : qui a donné le droit à une entreprise privée, avec des investisseurs et un business model, de décider de modifier le ciel de huit milliards d'humains ?

Janos Pasztor, ancien conseiller climatique de l'ONU embauché par Stardust pour évaluer ses pratiques, a été honnête dans ses conclusions : un acteur privé bien financé pourrait initier un refroidissement planétaire unilatéral, en contournant tout consensus international. Demain, après-demain, ou dans dix ans. Et tout le monde subirait les conséquences.

À l'UNEA-6, réunie à Nairobi début 2024, la Suisse avait tenté de faire adopter une résolution pour créer un simple groupe d'experts sur ces technologies. Résultat ? Retirée avant même le vote. Les pays africains, les nations du Pacifique et d'Amérique latine ont bloqué. Leur argument : ce sont toujours les mêmes riches, du Nord, qui décident de modifier le ciel des autres. Il n'existe à ce jour aucun cadre international contraignant sur la géo-ingénierie.

Une étude publiée en juin 2026 met en avant qu'un État pourrait techniquement contrer l'injection d'aérosols d'un autre État via un procédé d'« atmospheric scrubbing ».





La guerre climatique géophysique n'est plus de la science-fiction. Elle est techniquement possible.

On n'a plus de problème alors !

Si on résume : on alcalinise les mers pour qu'elles absorbent plus de carbone, on reglace la banquise qu'on a fait fondre, on injecte des particules dans le ciel pour bloquer le soleil. Tout ça est déjà en cours, en ce moment, avec de l'argent réel et des résultats mesurables. Et sans cadre légal international. Sans consentement global.

Sans filet de sécurité.

Et le CO₂ ? Toujours là. Toujours en hausse. Toutes ces interventions : la mer, la glace, le ciel ne réduisent pas les émissions d'un gramme. Elles gèrent les symptômes. La chaleur, l'acidité, la fonte. Mais la cause, le carbone qu'on continue de produire, reste intacte.

Si un jour les injections d'aérosols dans la stratosphère s'arrêtent brutalement pour une raison politique, économique, ou parce qu'une guerre éclate, la température mondiale

remonte en quelques semaines à ce qu'elle aurait dû être. violemment. C'est ce qu'on appelle le « termination shock » (le choc terminal). On serait alors dépendants à vie du dispositif.

L'Académie des sciences française annonce dans son rapport d'octobre

CE QUI DEVRAIT N'ÊTRE QU'UN DERNIER RECOURS EST EN TRAIN DE DEVENIR LE PLAN A.

- 25°C

2025 : la probabilité d'un chaos climatique incontrôlable en cas d'arrêt brutal est « très élevée ». Et pourtant, les investissements et les expérimentations continuent.

Ce qui se joue ici dit quelque chose d'important sur notre époque. On a eu cinquante ans pour réduire sérieusement les émissions. On ne l'a pas fait, pas assez, pas assez vite. Alors maintenant que le mur approche,

on bricole. Tout sauf changer les modes de production qui ont causé le problème.

La géo-ingénierie n'est pas le futur. C'est le présent d'une société qui préfère une solution technique spectaculaire à une transformation de fond moins glamour. Et ce qui devrait n'être qu'un dernier recours, un joker d'urgence si tout le reste échoue, est en train de devenir le plan A. ■

- 11°C

NOS RECO- COTTES

DES TROUVAILLES INSPIRANTES POUR
VOS MOMENTS DE PAUSE ET DE RÉFLEXION.



Renaissance [Série de BD]

SAUVER LA TERRE ?

Et si des aliens arrivaient sur Terre pour nous sauver de l'extinction ? Montée des eaux, dérèglement climatique, fonte des glaces, incendies : face à une planète à bout de souffle, l'humanité reçoit une aide aussi inespérée que dérangeante. Mais sommes-nous vraiment prêts à accepter leur solution ? Une série de BD en six tomes.

dangaud.com



Leandro Erlich [Artiste]

VIVRE L'ILLUSION.

Vous avez envie d'en prendre plein les yeux et de douter de ce que vous voyez ? Leandro Erlich transforme les murs, les reflets et les espaces en illusions géantes. Des œuvres parfaites pour se perdre, prendre des photos et avoir l'impression que la réalité a un peu buggué.

galleriacontinua.com



Helldivers 2 [Jeu vidéo]

POUR LA DÉMOCRATIE CONTRÔLÉE.

Starship Troopers vous manque ? Vous voulez devenir un héros ? La Super-Terre n'attend que vous pour défendre la liberté et la démocratie. La dernière mise à jour remet votre escouade au front, avec de nouvelles menaces à écraser et toujours plus de démocratie administrée à répandre dans la galaxie.

Enrôlez-vous. Devenez un Helldiver.

arrowheadgamestudio.com

Magazine&Fils. est une agence de publicitaires, indépendante depuis 1982. Tout se passe à Lyon, au bord du Rhône, à deux pas de l'hôtel de ville.

C'est là qu'on imagine des campagnes, des identités, des plateformes de marque pour nos clients, qui viennent nous voir quand ils veulent un vrai concept, solide et différenciant. Bref, on fait de la pub.

Vous les avez manquées ?

Retrouvez nos éditions précédentes de Cocotte.

▲ Lire Cocotte

SOURCES ET RÉFÉRENCES

Le Monde
Creapills
VML the Future 100
Trend Hunter
L'ADN
The Verge
The Sun
The Independent
Le temps
Banque des territoires
Radiofrance
Happers Bazaar
Courier international
France 24
La Réclame
Reddit
Substack

MAGAZINE&FILS.

14 quai André Lassagne – 69001 – Lyon
Pour nous contacter : 1982@magazineetfils.fr
04 78 28 84 84

Directeur de la rédaction Thomas Guedj
Rédacteur Nathan Clavel
Lead création Pauline Bertrand
Maquette & mise en page Léna Bacconnier
Responsable de production Eve Huard
Cheffe de projet Cléo Jacquel

